

Yves Citton

*De l'écologie de l'attention à la politique
de la distraction : quelle attention réflexive ?*

QU'EST-CE QUE L'ÉCOLOGIE DE L'ATTENTION ?

L'écologie consiste à essayer de penser la vie dans un milieu, pour qu'à la fois la vie et le milieu soient soutenables ; cela suppose que le milieu ne détruise pas ce qui vit dedans, et que ce qui y vit ne détruise pas le milieu au point où lui-même ne pourrait pas survivre, mais aussi, si possible, de sorte qu'il soit non seulement soutenable mais également plaisant, agréable, stimulant, etc.

Ainsi l'écologie serait le soin des milieux, ce qui est assez évident et consensuel. D'habitude, on pense l'écologie en termes de milieu naturel, de milieu biologique, et on y voit un ensemble de ressources. Le fait de déclarer ne pas vouloir détruire des ressources implique toutefois généralement que le milieu soit considéré comme un ensemble de ressources. Or cela est dangereux, parce que cela sous-entend qu'on y cherche ce qui nous sera utile, à nous humains, dans ces ressources. De plus en plus, nous nous apercevons que le plus important dans nos milieux, c'est ce dont nous ne savions pas que c'étaient des ressources, jusqu'à ce que des destructions les fassent apparaître comme telles. Il nous faut donc apprendre à protéger nos milieux au-delà ou en deçà de ce que nous pouvons y identifier comme ressources. Être prévenants pour le milieu, ou le respecter, cela implique que nous savons qu'au-delà de ce que nous en connaissons et de ce que nous savons nous être utile, il est fait de bien d'autres choses. Il faut donc encore avancer d'un pas vers la prudence et ne pas se contenter de respecter les ressources.

J'utiliserai le terme « écologie » pour signifier et pour indiquer que notre attention est toujours située dans des milieux, non pas des milieux naturels,

mais bien plutôt des milieux « attentionnels », constitués de ce qu'on entend, voit, sent, goûte, touche, au sein de notre environnement matériel.

Quand je parle de toucher, je fais référence à des objets matériels qui sont autour de nous mais, en ce qui concerne la vision et le son, qui offrent des informations en quantité importante, le toucher est finalement assez peu sollicité, parce qu'il implique une proximité que l'on peut qualifier, justement, d'« immédiate ». Ce que l'on entend et ce que l'on voit nous arrive à travers des milieux attentionnels non pas « immédiats », mais « médiats » que sont les médias, ce qui n'exclut pas bien sûr le recours à des objets matériels (des appareils de « médialité » comme le papier du journal ou l'écran de tablettes numériques).

Dans *Pour une écologie de l'attention* (Citton, 2014), j'ai indiqué mon ambition d'essayer de penser l'attention en tant qu'elle se situe dans des milieux qui la conditionnent, et de penser ce que l'on peut faire dans ces milieux. J'ai ensuite écrit *Médiarchie* (Citton, 2017) où j'ai voulu explorer la deuxième dimension qui fait s'interroger sur ce que les médias transmettent, et sur les façons dont ils le font – quel type d'image, quel type de son, en fonction de quoi, de quel type de circulation commerciale, de quel type de profit, de quel type de réglementation ? Il s'agissait de renoncer à définir une bonne attention, chose impossible sans se rendre attentif au milieu attentionnel particulier généré par l'ensemble, entendu au sens large, des médias.

Très concrètement, supposons une conférence avec un orateur : un microphone envoie du son dans un amplificateur et des haut-parleurs, les lumières se dirigent vers l'orateur mais moins vers les auditeurs qui sont dans une semi-obscureté ; l'orateur est placé dans une situation qui structure l'attention et dans un dispositif peu symétrique qui « informe » – qui « donne forme » à – ce qui va se passer. On pourrait choisir de mettre des lumières sur la salle, ainsi l'orateur verrait mieux le public comme le public voit traditionnellement l'orateur, ce qui entraînerait d'autres formes de communication, de soutenabilité et de problèmes...

Parler d'écologie de l'*attention* nécessite toutefois de s'arrêter sur l'économie de l'*attention*, une notion qui circule depuis 1985. De mon côté, je parle d'écologie de l'attention pour à la fois reprendre l'ensemble des discours sur l'économie de l'attention et m'en démarquer ; mais tout cela me semble déboucher sur la question de la distraction. Mon collègue Dork Zabunyan explore depuis quelques années ce qu'il appelle des « politiques de la distraction », et il me semble très intéressant de mettre à l'horizon des questions d'attention. Je proposerai ici que l'on commence par parler de l'économie de l'attention pour aller vers l'écologie de l'attention et pour finir par la politique de distraction.

L'ÉCONOMIE DE L'ATTENTION

Commençons par son émergence au milieu des années 1980. À l'époque, les usages du mot en anglais « *attention economy* » ou en français « économie de l'attention » attestent d'un usage modeste, mais existant, de ces termes. À partir de 1985, l'usage de l'expression « économie de l'attention » explose. Pour quelle raison ? Vraisemblablement parce que Internet se développe à ce moment-là. On prend dès lors conscience de l'abondance exponentielle de textes à lire, de musiques à échanger, d'images à regarder. On perçoit à ce moment-là l'entrée dans un monde nouveau, lié aux appareils numériques. Et ce monde nouveau est un monde de surabondance de l'offre.

J'aime à comparer un lettré du XXI^e siècle et un moine du Moyen Âge, qui était une des rares personnes alphabétisées et lettrées de l'époque. Le moine avait accès à quelques dizaines ou quelques centaines, au maximum quelques milliers de livres dans la bibliothèque de son monastère et on peut imaginer qu'en en prenant le temps, il pouvait lire la totalité de sa bibliothèque.

Aujourd'hui, il est impossible non seulement de tout lire, mais aussi de simplement suivre, même de loin, ce qui devient accessible sous format numérique. Chaque jour, disait-on il y a quelques années déjà, l'équivalent de cinquante ans de visionnements est chargé sur YouTube. Dans cette surabondance d'images, on sait bien sûr qu'il y a des choses intéressantes comme des vidéos sans intérêt. Quant à moi, j'aimerais avoir de multiples vies pour visionner tous les beaux concerts, écouter toutes les conférences intéressantes qui se mettent en ligne chaque jour... Mais face à ce sentiment subjectif consistant à penser que les heures d'attention dont nous disposons sont complètement disproportionnées par rapport à l'abondance de l'offre, la réponse théorique a été de dire que nous vivons un retournement de l'économie.

Qu'était-ce que l'économie, dans sa définition classique, jusqu'à ce moment-là, et qu'elle continue à être par ailleurs ? L'économie, ça consiste à se demander comment produire des objets à moindre coût, avec le moins possible de ressources. C'est du côté de la production que les questions se posent.

Or dans le monde culturel dans lequel nous baignons désormais, explose la question de savoir, non seulement comment produire avec des ressources limitées, mais aussi, voire surtout, qui va consacrer de l'attention à la production une fois qu'elle sera mise à disposition du public. La ressource rare, ce n'est plus (seulement) l'énergie et les matières premières, mais c'est bien l'attention d'auditeurs et de spectateurs rapportée à tout ce qui est mis en ligne.

Deuxième chose, et précision nécessaire : les médias n'ont aucun pouvoir en eux-mêmes. Leur pouvoir leur vient de l'attention humaine qui s'investit en eux. J'insiste : la valeur des médias vient de l'attention qui s'investit en elle. En relation avec la surabondance de l'offre, on se trouve face à un déficit de ressources attentionnelles. D'où le renversement : une autre économie se superpose à l'économie traditionnelle, une économie de la réception en plus d'une économie de la production. Ce qui est le plus rare, ce n'est plus seulement ce qui est nécessaire à la production (par exemple, pour produire une vidéo sur YouTube, il suffit d'électricité, d'un téléphone portable, d'un accès Internet et d'un peu de temps, et cela ne coûte pas grand-chose), mais c'est le « temps de cerveau disponible » d'un auditeur ou d'un spectateur.

Je parle donc de « retournement de l'économie » pour dire que c'est désormais du côté de la réception et non plus seulement de la production qu'existe un problème de retour.

Mais dater ce retournement à 1985 est peut-être contestable car déjà en 1833, il y a eu un événement notable, à New York, que raconte bien un livre récent intitulé *The Attention Merchants* de Tim Wu (2017). Il existait alors plusieurs journaux à New York et la compétition entre les directeurs de journaux allait bon train. C'est à cette période qu'un entrepreneur, conscient de la forte compétition entre les différents journaux, trop nombreux à son goût, eut l'idée de vendre son journal, le *New York Sun*, en dessous du prix de revient.

Là où les autres directeurs choisissaient de faire un bénéfice par rapport au prix de revient, lui choisit de vendre son journal en dessous de ce prix de revient, et pourtant il ne fit pas faillite, chacun se ruant sur ce journal moins cher. Comment faisait-il ? Tout simplement, il faisait payer les annonceurs et il finançait ce qui manquait de revenu par rapport à son prix de revient en choisissant d'être le premier à vendre de l'attention : il ne faisait payer qu'une partie du prix au lecteur en vendant l'attention du lecteur à ses annonceurs qui lui apportaient le manque à gagner !

Donc l'économie de l'attention commence bien plus tôt que les années 1990, et si l'expression « économie de l'attention » signifie quelque chose de très concret, la question devient celle de savoir comment l'attention du lecteur en arrive à valoir quelque chose, comment on peut l'acheter, la vendre, ce qui constitue les caractéristiques d'une marchandise. Car il y a bien, au moins depuis 1833, commerce financier de cette marchandise qu'est devenue l'attention.

Mais revenons-en au XXI^e siècle. Les plus grandes capitalisations boursières rassemblées dans les GAFA (Google, Apple, Facebook, Amazon), en particulier Google et Facebook, que vendent-elles ? De l'attention... Ce sont les commerçants modernes de l'attention, et ce sont eux qui cartonnent le plus dans le capitalisme financier actuel.

Bref, il est important de comprendre cette économie de l'attention et de la comprendre comme impliquant le fait que notre attention est une ressource rare. On a tendance à présenter ce fait sous la forme d'une horreur maléfique où nous serions tous contrôlés et où tout, dont l'attention, se vendrait et s'achèterait. C'est toutefois une dimension du problème qui ne doit pas masquer une raison d'espoir. Je soutiens que nous pouvons acquérir du pouvoir en considérant que si notre attention fait l'objet d'un commerce, alors notre richesse, elle, réside dans notre attention. Nous contrôlons partiellement la ressource qui est devenue la plus rare dans notre monde contemporain. À nous d'apprendre à l'utiliser au mieux ! C'est plutôt un message d'espoir que nous offre l'économie de l'attention.

À traiter cette question de façon trop individuelle, on renonce toutefois à l'idée qu'il est possible de rivaliser avec Google ou Facebook. Mais si on pense l'attention non pas comme un attribut individuel mais comme un « bien commun », si on considère que l'attention est toujours à la fois en moi, en nous et à l'extérieur de nous, nous conservons avec notre attention un pouvoir que nous détenons, même un pouvoir politique. Mon attention d'auteur est toujours aussi un peu votre attention de lecteur, ou de façon encore plus évidente, le conférencier, s'il n'est pas un universitaire autiste, module ce qu'il dit en fonction de ce qu'il perçoit de l'attention que l'auditeur lui porte. Ce type d'ajustement montre que les rapports de pouvoir vont dans les deux sens, et peut faire l'objet de retournement.

Peut-être, d'ailleurs, faut-il abandonner ce singulier qui fait que le titre de mon livre *Pour une écologie de l'attention* (Citton, 2014) mérite de paraître très contestable. Je vous invite à vous méfier de ceux qui parlent au singulier de l'attention car il existe *des qualités* d'attentions individuelles très différentes entre elles et *des niveaux* (plus ou moins collectifs) d'attentions très différents également.

LES ENVOÛTEMENTS MÉDIATIQUES

On peut commencer par le niveau des envoûtements médiatiques, que je définis comme une forme d'*attention collective* qui a pour effet qu'une population (dans ce qu'on appelle un, ou des bassins) partage des représentations implicites ou explicites communes, ce que le philosophe Jacques Rancière (2001) a appelé des « partages du sensible ».

Par exemple, les médias régionaux, les médias nationaux ou les médias internationaux peuvent parler en partie des mêmes sujets et, en même temps, présenter la vie politique locale ou nationale qui sera différente de la vie politique d'une autre région ou d'un autre pays. Dans un bassin linguistique ou un bassin « médiologique », on s'aperçoit qu'il existe des

formes de modes qui veulent qu'à un instant on parlera d'un sujet et à un moment différent d'un autre. Ce n'est pas parce l'un est plus important en soi aujourd'hui qu'hier, mais c'est parce qu'il existe des « attracteurs » dont on s'aperçoit d'ailleurs vite qu'ils sont assez arbitraires.

J'aime donc le terme d'*envoûtement* d'abord parce qu'il évoque la dimension magique, voire la sorcellerie, qui fait que nous devenons collectivement attentifs et même obsédés, fascinés, par tel ou tel sujet. J'aime aussi l'idée d'envoûtement à cause de la notion de voûte, qui renvoie aux effets de résonance : quelqu'un écrit cela, ça résonne, c'est repris par exemple par un journaliste, puis par un autre, puis par un autre média, puis pas un éditorialiste, puis par un homme politique...

Cette attention collective dans laquelle nous baignons fait que, même si l'un d'entre nous ne regarde pas la télévision, un autre lui parlera de ce qu'il a vu et dont il aura entendu parler à la radio, à la télévision ou sur le Net. Ce premier niveau de notre connaissance du monde ne se limite donc pas au petit jardin que l'on cultive, mais inclut tout ce qui nous vient à travers les médias de masse dans lesquels nous baignons aujourd'hui à tout moment (de la radio au matin au journal TV du soir, en passant par Facebook toute la journée).

La deuxième strate que je veux évoquer est *l'attention organisationnelle* qui structure nos lieux de travail : qu'est-ce qu'une entreprise ? Qu'est-ce qu'une « organisation » ? C'est un dispositif qui prescrit qui doit être attentif à quoi (à untel de nettoyer les toilettes, à l'autre de vérifier la comptabilité, à un troisième d'assurer le service client) Cette attention organisationnelle est contrôlée par des logiques bien étudiées par la sociologie du travail, c'est pourquoi j'en parle peu dans mes travaux, parce que d'autres font cela bien mieux que moi.

La troisième strate est celle de *l'attention conjointe*, qui réunit, par exemple, l'orateur et son auditoire, et qui suppose un échange attentionnel coprésentiel. Suivant le regard, suivant la mimique, suivant la gestuelle du conférencier et des membres de son public, chacun va ressentir ce qui émane de l'autre et adapter sa conduite à partir de l'interprétation qu'il donne à ces mouvements parfois très fins du visage ou du corps de l'autre.

Cet ajustement, cet accordage affectif, cette mise en harmonie de nos attentions, en fonction de ce que l'on devine de l'intention d'autrui et de l'attention d'autrui, se passe surtout en face-à-face, un peu moins déjà au téléphone – car si on entend encore la respiration, on ne saura pas bien dire ce que pense la personne au téléphone – et encore moins dans les échanges de courriels. Au début des courriels, les conflits étaient beaucoup plus importants que par téléphone parce que la réaction de l'autre était plus difficile à évaluer – on a rajouté des émoticônes pour commencer à combler

ce manque. Cet accordage sentimental, affectif, par l'attention conjointe rendue possible soit par le son soit par l'image, est essentiel.

Ces différentes couches sont toutefois toutes imprégnées par les envoûtements médiatiques dans lesquels nous baignons, qui nous amènent à penser à cela ou à cela, à un moment donné, collectivement, par exemple aux réfugiés, au « terrorisme », aux « déficits budgétaires », etc.

Qui pense au sable, par exemple ? Au niveau de notre attention collective, il n'y a apparemment pas de problème avec le sable : le sable fait des plages, s'utilise dans le béton... Pourtant, un documentaire sur le sable sorti en 2015 sur Arte nous expliquait que la façon dont le sable est consommé – que ce soit pour construire des îles artificielles à Dubaï, ou des immenses buildings en Chine, ou des autoroutes chez nous – constitue un cas de surconsommation d'ores et déjà dramatique. Comment pouvons-nous imaginer une surutilisation du sable, alors que le désert du Sahara en est plein ? On n'imagine pas qu'il y puisse y avoir une pénurie de sable. Or, pour le dire très vite, le sable que l'on utilise pour la construction est un sable qui vient de l'eau. Le sable du désert est totalement inutilisable pour ces constructions. Le sable utile pour les besoins humains est en assez petite quantité. Et nous l'épuisons rapidement, en l'extrayant du fond des mers, ce qui siphonne celui qui est sur les plages. Nos petits-enfants ne sauront peut-être plus ce que sont les plages de sable, puisque ce sable est aspiré pour les besoins de la construction. On pourrait penser que cela devrait être une préoccupation majeure, une des limites écologiques fondamentales de notre temps, mais personne n'en parle. Outre ce documentaire sur Arte, rediffusé en 2017, sont parus quelques articles, mais perdus dans la surabondance de belles choses publiées sur Internet. L'immense majorité des gens ignore ce problème parce qu'il n'a pas (encore) « fait voute », parce que cela n'a pas résonné.

L'ATTENTION INDIVIDUELLE

Le niveau le plus courant pour aborder les questions attentionnelle est celui de l'individu, ce qui fait l'impasse sur toutes les couches supérieures, évoquées plus haut, et cela est en soi un énorme problème. Au sein de l'individu, les neuroscientifiques nous apprennent qu'il faut distinguer l'attention volontaire de l'attention automatique. L'attention volontaire individuelle fait que je vais pouvoir porter mon attention sur telle ou telle autre chose ou tel ou tel autrui. L'attention automatique est constituée de réactions réflexes envers des phénomènes de saillances (vous ne pouvez pas ne pas entendre une sirène de pompier), d'images subliminales, d'images qui conditionnent

notre développement, notre pensée, sans même qu'on y prête attention consciemment, et donc sans même qu'on en identifie la présence.

En dessus de l'attention automatique et de l'attention volontaire, il y a l'attention réflexive, qui consiste à faire attention à nos choix et à nos comportements attentionnels (c'est ce que vous faites depuis le début de la lecture de cet article). Réfléchir à ce à quoi nous prêtons, devrions, pouvons prêter attention est au centre de mon livre et au centre de cette succincte présentation. Je soutiens la thèse que c'est au niveau de cette troisième couche, la couche de l'attention réflexive, que nous nous constituons en « sujets ». On devient sujet dans la mesure où on se pose des questions sur ce qui mérite notre attention, ce qui consiste à questionner la « valeur » des choses – et on voit qu'on revient par ce biais à une question fondamentale d'une « économie » de l'attention.

En deçà de cette attention réflexive, ce sont de « cerveaux » emportés par leur « système exécutif » qu'il s'agit (selon les termes des neurologues). Au niveau de l'attention volontaire, il y a des « individus ». Mais on devient proprement « sujet » en réfléchissant à nos objets d'attention, et nous le faisons tous. Nous nous demandons ce que nous allons regarder le soir, un film au cinéma ou une émission à la télévision ou un Youtubeur, ou les deux à la fois, tout en twittant, par exemple. Il me semble que c'est à travers ces choix-là, justement, que se construisent ce qu'on appelle des « subjectivités ».

Cet enjeu d'individualisation, de devenir-soi, s'accomplit par l'attention que l'on porte à son attention. J'invite à ce que chacun s'approprie son attention et réfléchisse à la manière dont on construit cette attention. Quels outils, quelles limites se donne-t-on ? Non pas nécessairement à partir d'une attention morale, mais à partir d'un choix qui nous revient, un choix proprement éthique, voire éthologique, que l'on peut assumer comme tel plutôt que subir une attention envoûtante.

Bien sûr, cela nous emmène sur la voie d'une question philosophique. J'aime renvoyer au philosophe Spinoza car il se méfie de la notion de liberté, de libre arbitre. Ma thèse est que nous ne sommes jamais véritablement libres à un moment donné. Des choses nous stimulent. Nous sommes toujours « conditionnés » par le milieu : nous pensons ce que nous pensons « sous condition » du milieu de « médialité » au sein duquel nous pensons. Je ne crois pas qu'il y ait de liberté à ce niveau-là. En conséquence, enjoindre aux enfants de ne pas être distraits, je n'y crois pas tellement. En revanche, il est possible de conditionner les milieux qui nous conditionnent.

Pensons, par exemple, aux débats concernant les téléphones en classe. Ceux qui disent qu'il faut les interdire m'agacent autant que ceux pour qui il n'y a pas de problème. *C'est compliqué* est le titre d'un livre de Danah Boyd (2016), qui est une des grandes sociologues des médias numériques des adolescents que je recommande et qui est accessible en français. C'est une

chercheuse très jeune, qui a fait son doctorat alors qu'elle était elle-même complètement dans ce milieu-là. Elle y parlait de ce qu'elle faisait avec ses copines, elle faisait comprendre à tous les grands professeurs à barbe blanche ce qu'étaient les médias, elle montrait qu'en fait ses professeurs n'avaient rien compris ! Parce que c'était plus compliqué que ce qu'il paraissait. On ne peut pas comprendre les comportements individuels sans comprendre finement la façon dont de nouvelles socialités sont générées par de nouvelles formes de médialité. La liberté réside dans le fait de pouvoir conditionner son environnement pour qu'il ne nous expose pas à telle ou telle influence : celle de la télévision par exemple. Cette liberté de reconditionner notre environnement attentionnel va nous faire penser, voir, sentir, différemment. On peut alors parler en termes de puissance d'agir, de liberté, mais pas dans l'immédiateté : seulement à partir d'une prise en compte fine de la médialité.

UNE CRISE DE L'ATTENTION ?

La « crise attentionnelle » si souvent dénoncée de nos jours est mal posée pour au moins quatre facteurs. Le premier concerne *l'individualisme* : on part toujours de l'individu, or il faut partir du collectif et de l'attention collective. Je renvoie au livre *Contacts* de Matthew B. Crawford (2015), qui soutient qu'il faut considérer notre attention comme un bien commun. C'est une idée que l'on peut comprendre parfois un peu intuitivement : par exemple, si nous sommes distraits au volant d'une voiture, nous pouvons tuer ou blesser quelqu'un ; bien sûr, c'est de mon attention qu'il s'agit, mais c'est l'intérêt de la communauté que je ne sois pas trop distrait lorsque je conduis une voiture, d'où l'existence de lois qui interdisent d'écrire des SMS au volant, etc. De facto, on considère donc déjà notre attention comme un bien commun, en tout cas du point de vue de la loi. Mais il faut aller plus loin encore et considérer les médias, la circulation de l'information dans une société comme des biens communs dans la mesure où ils affectent, où ils conditionnent, cette attention collective et individuelle, qui est elle-même un bien commun. Comparé aux résultats du football ou au terrorisme, on porte trop peu d'attention à des problèmes comme la question des ressources écologiques et le dérèglement climatique. Pourtant, on sait bien qu'il s'agit du bien commun, le nôtre et encore plus celui des générations à venir, et on sait que notre inattention à ces problèmes ainsi qu'aux questions d'inégalités est lourde de conséquences.

Deuxième problème concernant cette crise de l'attention : la façon dont on vitupère la « distraction » des enfants comme un résultat des nouvelles technologies. Pourquoi les enfants sont-ils distraits ? Plein de débats portent sur les téléphones portables. Va-t-on les interdire ? Oui, les technologies

sont pour quelque chose dans cette prétendue « crise de l'attention », mais c'est vraiment trop simpliste de se contenter de les incriminer. J'aime citer l'exemple d'une chercheuse, Stefana Broadbent (2011), qui a mené une enquête sur un fameux accident de train qui a eu lieu en Californie il y a une vingtaine d'années, un accident mortel où l'on s'est aperçu que le conducteur écrivait des SMS. On a supposé que, puisqu'il écrivait, il avait été distrait par ce fait, ce qui est tout à fait raisonnable, bien sûr. Peu après, une loi apparaissait, interdisant aux conducteurs de passer un SMS en cours de travail. Stefana Broadbent va sur le terrain quelques mois plus tard mener son enquête et elle s'aperçoit que si le conducteur envoyait des SMS, il les envoyait seulement lors des arrêts dans les gares, ce qui ne risquait de tuer personne. En revanche, elle a découvert que l'on venait de changer complètement le mode de management de cette compagnie de trains qui venait d'être reprise pour être « rationalisée » selon la raison très particulière du capitalisme néolibéral. On avait serré la vis aux employés, changé les horaires de travail, bouleversé leurs habitudes de travail, voire leurs heures de sommeil, et l'accident était au moins autant dû à un problème de management, un problème de ressources humaines, qu'à la tentation malfaisante de technologies numériques. Ce qu'on dénonce dans les « nouveaux médias » relève le plus souvent de problèmes inhérents au capitalisme néolibéral qui extrait tout ce qui peut rester de puissance d'agir chez les agents, sans prendre soin de la soutenabilité de leur existence. Le responsable de cet accident n'était que très marginalement, voire pas du tout, le téléphone portable du conducteur.

Troisième point, il faut relever une tendance amnésique qui fait apparaître cette crise de l'attention comme une nouveauté. Moi qui ai passé une partie de ma vie au XVIII^e siècle, puisque je suis professeur de littérature du XVIII^e siècle, je me souviens des plaintes qu'on y entendait déjà : Diderot et ses contemporains se plaignaient de l'énorme quantité de choses à faire, à lire, à voir, et du peu de temps qu'ils avaient pour tout cela. Tiphaine de la Roche, à la même époque, notait qu'il y avait tellement d'auteurs qui écrivaient des livres que désormais ils étaient plus nombreux que les lecteurs pour les lire. Nous étions là en 1760, loin des six cents romans de la rentrée littéraire française d'aujourd'hui, mais les plaintes étaient apparemment très similaires. Cette crise de l'attention a en réalité au moins un siècle, elle est liée au développement du capitalisme, comme l'a bien montré Jonathan Crary (2015), et elle remonte en fait peut-être à beaucoup plus loin.

Le quatrième point concerne le manichéisme des opinions reçues sur « la distraction ». Le discours dominant sur la crise de l'attention se fonde sur un présupposé qui n'est même pas explicité, tant il paraît évident : celui voulant qu'il est bien d'être concentré, que « attention » rime avec concentration, et qu'il est mauvais d'être distrait. Ce n'est pas idiot, bien entendu.

Lorsque je conduis une voiture, si j'écrase quelqu'un par distraction, c'est terrible. On en tire la conclusion trop rapide qu'il serait toujours bien d'être concentré et toujours mal d'être distrait. Cela me semble être le point politiquement le plus important (éthiquement aussi, peut-être), le point qu'il est nécessaire de remettre en question. Je me demande si le grand problème de notre époque (2018), tel qu'on le comprendra dans une génération ou un siècle, s'il y a encore des historiens, ce n'est pas au contraire notre excès de concentration. Nous sommes « surconcentrés » sur les questions de PIB, de taux de profit, de compétitivité. Pendant ce temps, on ne voit pas, ou l'on ne veut pas voir, qu'on est en train de rendre impossible la vie du capitalisme lui-même, en surchauffant la planète comme une bouilloire. J'aime à retourner les choses comme suit : s'il y a une crise aujourd'hui, ce n'est pas tant une crise de l'attention, mais une crise de la sur-concentration, un excès de concentration. Il serait bon de tenter d'être plutôt un peu plus distrait face aux injonctions qui nous viennent du haut – des injonctions économistes qui nous conduisent à négliger les évidences écologiques.

Ce qui nous amène à redéfinir la distraction, qu'on conçoit habituellement comme le contraire de l'attention, comme de l'inattention. Or, est-ce qu'être inattentif veut dire ne pas penser ? Ce qu'on reproche aux adolescents, c'est de faire trop de choses en même temps ! Et donc l'inattention, la distraction, ce n'est pas « ne pas penser », mais penser à *autre chose que ce à quoi l'autorité voudrait que vous pensiez*. C'est ça, la distraction en classe : moi je suis le prof, moi je suis l'autorité, je dis que vous devez lire ça, et vous, vous regardez par la fenêtre ou par votre écran de portable, vous êtes distrait. Ce n'est pas que vous fermez les yeux, ce n'est pas que vous ne pensez pas. Vous regardez, vous pensez, mais à autre chose que ce à quoi moi, l'autorité, je vous enjoins de penser. La distraction n'est donc pas la non-pensée, mais bien l'attention à autre chose que ce que à quoi l'autorité veut que vous pensiez.

Si je viens de prendre en défaut les discours communs de la crise de l'attention, il ne faut pas pour autant balayer d'un revers de main ce qui s'y interroge. Une bonne façon de reprendre ce discours, sans tomber dans le manichéisme ou les simplifications, consiste à parler en termes de surface ou de profondeur. À propos de la surface, je renvoie au livre de Nicholas Carr (2011) traduit en français sous le titre *Internet nous rend-il bête ?* Ce livre a eu beaucoup de succès en français, peut-être aussi parce que la question donne envie d'en connaître la réponse. Cependant, le titre original en anglais est *The shallows*, ce qui veut dire « le superficiel », « la partie de la piscine où on a pied », c'est-à-dire le contraire de profond. La partie profonde de la piscine est celle où on peut se noyer, l'autre celle où l'on peut batifoler, où l'eau n'arrive qu'à la cheville. La thèse de Nicholas Carr, qui semble un peu simpliste, consiste à dire que nous sommes tous distraits. Mais

qu'entend-il en fait par distrait ? Que nous sommes incapables d'attention profonde, que nous papillonons, restant à la surface. C'est là un discours moralisant qui suggère que le bien, c'est l'approfondissement. Bien sûr, je crois que l'approfondissement est essentiel, mais ce n'est là pas la seule forme possible du bien.

Il serait naïf de dire qu'il n'y a pas de problème. Certaines personnes peuvent développer des problèmes liés à la technologie, contrairement à ce que je pouvais laisser entendre précédemment. Par exemple, si vous vivez dans un environnement attentionnel saturé par les films et les séries que vous regardez, les jeux que vous utilisez, qui « explosent » (ce qu'on appelle plus précisément des saillances) toutes les trois ou quatre secondes, vous allez vous habituer à une sorte de sur-sollicitation, comparable à ce qui se passe avec le sucre ou le sel. On devient *addict* aux saillances attentionnelles comme au sucre ou au sel. On peut tout à fait imaginer qu'une génération née dans un environnement de films à temporalité rapide ne peut plus rester attentive aux films à temporalité lente. De nombreux spécialistes du cinéma ont montré que la durée du plan au cinéma a fortement diminué en une génération. On a besoin que le plan change toutes les trois secondes, ou on s'endort.

Face à cette sur-sollicitation de l'attention, il est très précieux de construire des environnements, des milieux attentionnels, qui nous fassent goûter le plaisir de l'approfondissement, donc le plaisir de la lenteur, le plaisir des non-saillances, ce que l'on appelle souvent « l'attention endogène », parce que c'est l'attention qui vient de moi, de mes efforts pour me repérer au sein d'un donné attentionnel ouvert à plusieurs formes d'approche. Au contraire, « l'attention exogène » m'est imposée de l'extérieur : la sirène de pompier, ou les explosions qui vont me capter si le film est plein d'effets spéciaux. Cultiver, préserver ou développer des milieux attentionnels qui font goûter l'approfondissement est nécessaire.

En même temps, on peut se dire que cette capacité à faire plusieurs choses en même temps est une forme d'attention très précieuse : si l'on ne se concentre pas sur une unique chose, on peut être capable de surveiller plusieurs processus en même temps, ce qui est une condition de survie dans nos mondes de plus en plus complexes et intriqués. Il s'agit non pas d'inattention, mais plutôt d'une attention plurielle, multi-couches, qui est la vérité de nos existences. Katherine Hayles (2016) dans un livre intitulé *Lire et penser en milieux numériques*, a appelé cela de *l'hyper-attention*, qui serait le contraire de l'hyper-focalisation : une capacité à distribuer son attention sur plusieurs choses intéressantes en même temps.

Nous sommes vivants parce que nous développons sans cesse des couches attentionnelles différentes sur des temporalités différentes, sur des sens différents, sur des échelles très différentes. Et la concentration du travailleur

à la chaîne au XX^e siècle constitue à ce titre l'exception, la monstruosité même. Ce modèle de l'attention focalisée, concentrée – on peut le trouver dans l'histoire de la lecture par exemple, il n'est pas inventé par Taylor ou par l'industrie – devient une nécessité sociale lorsque l'on crée la chaîne de montage et que l'ouvrier en train de rêvasser sur la chaîne de montage fait perdre de l'argent au capitaliste. Cette espèce d'idéal de concentration fonctionnaliste me semble toujours relever d'une forme de contrôle industriel capitaliste, dont on peine toujours à sortir. Au contraire, pouvoir faire plusieurs choses en même temps est apparu depuis quelque temps comme un nouvel idéal managérial. Il est clair que dans certains milieux de compétition, aujourd'hui, il faut regarder partout ce qu'il se passe parce que, lors d'une compétition, nous redevenons des animaux dans la jungle, une jungle néolibérale plutôt que naturelle. Cette supposée distraction des jeunes est aussi une adaptation à des milieux plus menaçants sociologiquement ou plus riches en stimulation. Je renvoie-là au beau livre de Jean-Philippe Lachaux (2012), un neuroscientifique admirable pour qui la bonne attention n'est pas la concentration, mais la flexibilité attentionnelle, celle qui permet à la fois d'approfondir, par exemple se plonger dans un livre pendant plusieurs heures, et à la fois d'avoir toujours les yeux un peu ouverts derrière soi pour voir ce qui se passe, se laisser surprendre, etc.

DE L'ATTENTION À LA CURIOSITÉ

Cet éloge de la distraction renvoie à une notion essentielle, la curiosité. La curiosité constitue un autre aspect, plus intéressant, de la distraction. Qu'est-ce qu'une salle de spectacle, un musée, une université, une école, toutes ces sortes d'institutions de l'attention ? J'aime les appeler des « laboratoires de curiosité ». Ce mot désigne aussi des objets : aux XVII^e et XVIII^e siècles, il y existait des « cabinets de curiosités ». On y amenait, par exemple, la corne d'un rhinocéros alors qu'on n'avait jamais vu de rhinocéros, et on classait ce truc insolite dans la catégorie des objets « curieux ». On dit aussi que la curiosité est un vilain défaut. On parle, alors, non d'un objet, mais d'une personne, d'un sujet humain, qui est curieux. C'est donc la fois l'objet et le sujet qui peuvent être curieux, qui se rendent curieux mutuellement ! Il faut s'accrocher à sa curiosité. Dans les écoles, musées, universités, on doit produire, non seulement du savoir, mais bien davantage encore de la curiosité. À savoir : de l'envie et de la capacité à sortir de ce qui est attendu. Grâce aux moteurs de recherches, Internet nous donne toujours ce qui est attendu (collectivement). Le savoir est accessible, mais poser des questions, se demander lesquelles poser, ou poser des questions différentes, c'est ça la curiosité – aller au-delà de ce qui nous arrive comme attendu.

Ce que m'offrent Amazon ou Deezer, par exemple, est ce qui devrait me plaire selon les attendus, les attentes projetées dans le futur, à partir des choix que j'ai faits dans le passé. Donc mon passé hypothèque mon futur ou restreint mon futur, et ce sont ceux qui sont censés me ressembler qui vont choisir ce qui doit m'être proposé. Classé dans un groupe, je suis non seulement « censé », mais je suis « conduit à » aimer ce qu'ont aimé les membres du groupe dans lequel je suis classé par la machine !

De plus en plus, le problème soulevé par les médias numériques est qu'ils produisent des objets qui seront nos objets d'attention en fonction de l'enregistrement des traces de nos attentions passées, et que cela risque – même s'il faut se méfier des discours catastrophistes en la matière – d'avoir des effets assez nauséabonds qu'il faut essayer de combattre. Pour contre-carrer cela, et nous pouvons le faire, il faut travailler à multiplier de toutes parts nos laboratoires de curiosités.

BURN-OUT, DÉFICITS ATTENTIONNELS ET SOLIDARITÉS

Dans un autre registre et au niveau individuel dont on parle beaucoup, le burn-out – à la fois symptôme de souffrance et peut-être épidémie ou peut-être maladie du temps – est une forme d'incapacité à gérer les demandes attentionnelles, qui se situent dans ce cas souvent au niveau de l'organisation du travail sous pression du capitalisme néolibéral. Je renvoie à ce sujet au très beau livre de Pascal Chabot (2017) sur ce sujet, *Global Burn-out*, qui évoque effectivement un problème attentionnel.

Cela peut nous amener à la façon dont on traite la notion même de déficit attentionnel chez les enfants, bien décrite dans un autre livre sur ce sujet (non traduit en français) sur le TDAH (troubles déficitaires de l'attention et de l'hyperactivité) de Alan Schwarz (2016), intitulé *ADHD Nation*. L'auteur s'y appuie sur trois parcours. Le premier est celui du psychologue-psychiatre qui a joué le rôle le plus important dans la définition même de ce trouble attentionnel. Il a identifié le problème psychique, neurologique, etc., il a élaboré toute une série de tests permettant de classer ou non un enfant dans cette catégorie. Il a consacré sa carrière à cette question.

Le second parcours concis est celui d'une jeune fille introvertie, diagnostiquée comme présentant des troubles déficitaires attentionnels, à qui on a prescrit la Ritaline, et qui s'est trouvée prise dans des dépressions récurrentes.

Le troisième parcours est celui d'un jeune homme sur lequel les parents mettaient une pression très forte pour qu'il entre à Harvard. Il était bon étudiant mais pas brillantissime, et peinait à obtenir les résultats d'« excellence » attendus de lui, jusqu'à ce qu'un ami lui donne une pilule de Ritaline avant un examen. Il a répondu aux tests de façon à passer pour un cas

de TDAH, il a pu obtenir des doses gratuites de stimulant chimique, il a réussi ses tests, mais il s'est effondré un peu plus tard à force d'addictions et d'épuisement.

Ce que ce livre nous apprend, c'est qu'entre 2 et 5 % d'une population (des États-Unis) d'après les enquêtes sérieuses, présentent un trouble attentionnel neurologique, ce qui n'est pas un problème politique mais un problème médical. Mais dans certains États des États-Unis, au Sud, le taux de diagnostic, et donc de prescription de la Ritaline, est de l'ordre de 30 %. Il y a un tiers des jeunes gens qui consomment, sur prescription, de la Ritaline. Il se trouve qu'au Brésil, où cela a commencé plus tard, en quelques années, on est en train de rattraper les taux très élevés de consommation de Ritaline des États-Unis. En France, on est au début de cette ascension. Mondialement, le chiffre d'affaires des vendeurs de Ritaline a triplé en quinze ans.

J'évoque cette question parce que cela résulte du fait d'individualiser un problème qui est en réalité un problème social, collectif, organisationnel. Derrière le burn-out comme derrière les sur-diagnosics de Ritaline, il faut incriminer une sorte de culte, de furie ou de fanatisme de la compétitivité qui fait que si, enfant, vous n'avez pas les meilleures notes, si, employé, vous n'êtes pas le plus performant, vous êtes un nul ou un raté. Pour avoir les meilleures notes et les meilleurs résultats, on n'a jamais suffisamment d'attention en réserve. Donc il faut s'épuiser. Le capitalisme est essentiellement « extractiviste » : il puise dans les mines de ressources, minérales, agricoles, puis humaines, il brûle tout pour en tirer un maximum de profit, et puis il va ailleurs pour puiser. C'est un *alien* insatiable, que nul d'entre nous ne contrôle, même ceux à qui il profite. Il est arrivé aux limites des capacités de la planète Terre, insuffisantes désormais pour lui, il rêve de coloniser d'autres planètes, mais il va nous laisser, nous autres humains, plantés sur une Terre devenue inhabitable.

Ce qui se passe dans les États du sud des États-Unis est malheureusement emblématique de cet extractivisme forcené et suicidaire. Ils investissent très peu dans l'éducation de masse (les élites s'en sortent toujours bien), dont les classes regroupent trop enfants avec des parents qui ne peuvent pas être à la maison parce qu'ils travaillent tous deux, souvent sur plusieurs jobs en même temps. Le problème vient alors à la fois d'un manque d'attention de la famille, du ménage (mais on ne peut pas blâmer les parents puisqu'ils sont obligés de travailler pour ne pas crever de faim !) et d'un problème de politique scolaire (mais on ne peut pas non plus en vouloir aux éducateurs parce qu'ils ont la responsabilité de tant d'enfants). Alors, pour que les enfants restent assis, on leur prescrit de la Ritaline.

Ces deux histoires de burn-out et de Ritaline nous disent quelque chose au sujet de l'économie politique et du fanatisme de la compétitivité dont nous souffrons et dont les générations à venir risquent de souffrir. Car tout

cela se justifie au nom sacré de la compétitivité financière, qui est le cancer rendant notre planète inhabitable.

Il est essentiel de promouvoir un paradigme post-compétitif. La compétition est un darwinisme mal compris et de bas étage. Darwin était beaucoup plus fin que ça ! Nous, les humains, nous sommes vivants, et nous vivons ensemble parce que nous avons des rapports qui sont autres que la compétition. Nous avons pris exemple sur l'attention de l'animal dans la jungle, qui doit survivre dans la compétition générale, chassé et chasseur. Il y a un modèle attentionnel et un modèle social qui se sont imposés à nous, mais dont il nous faut sortir.

Dans leur dernier livre intitulé *L'entraide*, Gauthier Chapelle et Pablo Servigne (2017), des « collapsologues », soulignent qu'aux États-Unis, avec les ouragans à La Nouvelle-Orléans, par exemple, les gens qui s'en sont le mieux sortis, ce sont ceux qui ne calculaient pas trop mais qui regardaient autour d'eux, en se demandant que faire pour s'en sortir. Ce n'étaient pas la haute rationalité, les calculs, ce n'était pas l'attention individualiste qui leur a permis de s'en sortir, mais l'attention conjointe : la pulsion de collaborer entre voisins pour faire face ensemble à l'imprévu. C'est cela qu'il faut développer. Nous en avons les réflexes, mais le compétivisme néolibéral les inhibe. Nous avons des instincts de survie qui sont beaucoup plus intelligents que toutes les intelligences que l'on peut chiffrer. Et *L'entraide* se fonde sur cette idée. Le burn-out ou le traitement par la Ritaline témoignent d'une individualisation qui ne pointe en rien vers de vraies solutions : cela les court-circuite au contraire. Les solutions sont souvent à chercher, au-delà des calculs savants, dans cette attention qui est attentive aux opportunités, aux risques, et qui à la fois réside dans le fait d'être attentionnés les un(e)s aux autres, non pas que la morale nous impose de ne pas être méchant avec son voisin, mais parce que, quand on marche dans la rue on s'écrase rarement le nez sur les gens qui viennent contre soi. Même si on ne collabore pas activement, on sait comment bouger ensemble sans se nuire, ce qui est une sorte de solidarité minimale. Nous sommes attentionnés de façon instinctive, et cela se situe même au niveau de nos capacités de mouvement dans la rue. Voilà où se trouvent la ressource et l'avenir de notre commune humanité. Bien sûr, ce n'est que le plan le plus basique. Toute les cultures humaines sont faites de *collaborations* qui sont, étymologiquement, des « travaux ensemble », des efforts communs produisant des biens communs – où la compétition n'intervient que comme une écume très superficielle. Il est essentiel aujourd'hui de trouver ce commun fondamental, nourri d'une attention collective, jointe et individuelle, mais solidaire, qui est le bien commun le plus important de tous.

BIBLIOGRAPHIE

- BOYD, D. 2016. *C'est compliqué ! La vie numérique des adolescents*, Paris, C&F.
- BROADBENT, S. 2011. *L'intimité au travail*, Paris, FYP.
- CARR, N. 2011. *Internet nous rend-il bête ?*, Paris, Laffont.
- CHABOT, P. 2017. *Global Burn-out*, Paris, Puf.
- CHAPELLE, G. ; SERVIGNE, P. 2017. *L'entraide. L'autre loi de la jungle*, Paris, Les liens qui libèrent.
- CITTON, Y. 2014. *LPour une écologie de l'attention*, Paris, Le Seuil.
- CITTON Y. (sous la direction de). 2014. *L'économie de l'attention : horizon ultime du capitalisme ?*, Paris, La Découverte.
- CITTON, Y. 2017. *Médiarchie*, Paris, Le Seuil.
- CITTON, Y. 2018. *Contre-courants politiques*, Paris, Fayard.
- CRARY, J. 1999. *Suspensions of Perception*, Cambridge, MIT Press.
- CRARY, J. 2015. *24/7. Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, La Découverte.
- CRAWFORD, M.B. 2015. *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver ?*, Paris, La Découverte.
- HAYLES, K. 2016. *Lire et penser en milieux numériques*, Grenoble, ELLUG.
- LACHAUX, J.-P. 2012. *Le cerveau attentif*, Paris, Odile Jacob.
- LACHAUX, J.-P. 2015. *Le cerveau funambule*, Paris, Odile Jacob.
- RANCIÈRE, J. 2001. *Le partage du sensible*, Paris, La Fabrique.
- SCHWARZ, A. 2016. *ADHD Nation*, New York, Little Brown.
- WU, T. 2017. *The Attention Merchants*, New York, Atlantic.
- ZABUNYAN, D. ; SZTULMAN, P. *Politiques de la distraction*, <http://www.labex-arts-h2h.fr/politiques-de-la-distraccion.html>